

rendue folle pendant un long mois, ne sortit de cet état d'anéantissement de ses facultés que pour entendre dire qu'il était mort. Malgré la conviction d'avoir vu, dans son berceau, un autre enfant que le sien, son médecin, qui n'était autre que le docteur Berthold, était parvenu à lui persuader que son délire seul avait pu lui suggérer une semblable allégation.

La fièvre, le tétanos et enfin l'aliénation momentanée dont sa blessure avait été l'origine, pouvaient bien, à la rigueur, rendre vraisemblable cette déclaration du médecin ; Margaret s'était fait rendre compte, jour par jour, et chaque fois avec une force d'investigation extraordinaire, des progrès de la maladie qui était censée avoir enlevé cette pauvre petite créature. Le certificat du médecin des morts, envoyé officiellement par l'état civil, avait bien également constaté que cet enfant avait succombé à une attaque de choléra asiatique, et tous les témoignages, ceux particulièrement de ses concierges les époux Protat, étaient venus corroborer ces détails.

Cependant, la malheureuse mère, sans en rien dire à personne, avait poussé jusqu'au bout l'enquête sur cet événement inexplicable, et dont elle n'avait pas voulu saisir la justice.

Elle avait appris que toute personne qui désire faire changer la sépulture d'un parent décédé est obligée d'assister à l'exhumation du cadavre.

Son courage n'avait pas reculé devant cette horrible extrémité, et le malheureux petit corps qui lui parut, à l'ouverture du cercueil, avait présenté, d'une manière si évidente, les reuses suites de la maladie dont l'enfant était mort, c'est-à-dire une décomposition si complète, qu'elle avait quitté le cimetière, le cœur navré et bien convaincue, cette fois, que sa pauvre petite Fleur de Marie n'existait plus.

On voit que les mesures ordonnées par la prévoyance du chef des trois hommes masqués de notre *Prologue* avaient obtenu le résultat désiré.

Or, quel pouvait être le but du *Patriarche* en privant cette mère de son enfant, événement un instant compromis par la complication du rapt dont le comte da Ferreira s'était rendu coupable ?

C'était simple. Pendant une longue étude, le chef de la mystérieuse association avait apprécié de quelle immense utilité pouvait être, pour son œuvre, une femme aussi richement douée que la Bretonne ; mais elle menaçait d'être trop uniquement mère. Le vieux renard avait flairé une de ces abnégations maternelles devant laquelle s'effacent toutes les préoccupations d'une entreprise comme la sienne, et il avait coupé l'inconvénient dans sa racine.

Il avait fait le vide dans cette âme.

Margaret, isolée, ayant goûté aux séductions du monde interlope dans lequel elle avait mis le pied, pouvait se donner à lui et à l'œuvre des XXVI.

Elle se donna à eux.

Le *Patriarche* avait largement tenu les promesses faites au *Whist* de Batignolles. Habitée, dès les commencements, au luxe exorbitant d'une fortune princière, elle s'en fit une telle nécessité qu'elle accepta toutes les conditions qu'entraînait sa perpétuelle jouissance. Mais une fois initiée aux secrets de l'association de l'*As de Pique*, elle s'était prise d'une sorte de passion pour ses mystères et ses conditions d'existence. Elle vit de ses yeux et palpa les immenses ressources d'une semblable opération et saisissant, dès l'origine, le parti que l'avenir lui réservait, elle concentra toutes les forces de son intelligence pour en étendre rapidement l'action.

En effet, l'*As de Pique* n'était véritablement que la continuation de la Ferme des jeux autorisés : la plus stricte loyauté, — et l'on comprendra que c'était une des conditions premières de prospérité, — présidait aux parties engagées ; et si les banquiers dans un but facilement convenable, — celui d'amorcer les clients, — procuraient parfois des bénéfices inusités ou inespérés, il y avait trop d'yeux intéressés à la régularité des transactions pour qu'une erreur, au préjudice d'un joueur, ne fût promptement relevée. Le contraire arrivait-il, l'espèce humaine est ainsi faite, que la galerie convenait tacitement que c'était de bonne

guerre, et chacun se gardait bien de faire apercevoir les propriétaires de leurs fausses distractions.

Les trois associés étaient arrivés et déjà réunis dans son salon, que la Margaret n'avait point encore paru. Ils se regardèrent en silence, n'osant échanger une parole, car ils ne doutaient pas que cette pièce, de même que le salon du *Patriarche*, ne fût criblée de judas et d'appareils d'acoustique, ainsi que l'étaient les petits salons, dits *retirés* des différentes succursales de leur compagnie.

Cependant ils eurent honte de leur faiblesse et Yorghy, le premier, exprima son étonnement ; car le domestique avait déclaré que sa maîtresse était visible, et d'ordinaire elle ne faisait guère attendre les visiteurs. Presque aussitôt une femme de chambre entra et dit à ces messieurs que madame était gravement occupée avec sa couturière, mais qu'elle n'en avait plus que pour deux minutes.

Les compagnons d'une œuvre du démon comprirent trop bien l'importance de l'observation pour ne point se résigner en souriant.

Les deux minutes écoulées, une porte du salon s'ouvrit et l'*Aïeule* parut.

Si Margaret Kerléis était d'une admirable beauté, lorsque nous l'avons vue faire sa première entrée dans le tripot de Batignolles, — elle était arrivée à l'âge de trente-cinq ans, dans un tel état d'épanouissement et d'éclat qu'il était presque impossible de la regarder impunément. C'était une de ces perfections de lignes, une de ces fraîcheurs de teint, une de ces richesses de formes si incontestables, si harmonieuses de ton, qu'elle eût pu se vanter d'être une de ces rares créatures qui, comme Vénus, n'ont qu'à paraître pour voir tous les cœurs voler vers elles ; cependant Margaret était loin de se vanter de la puissance de ses charmes, non qu'elle l'ignorât, mais les hommages l'avaient tellement blasée qu'elle en était presque venue à s'ennuyer de ces perpétuelles adorations.

— Je sais, messieurs, ce qui vous amène, dit Margaret d'une voix gracieuse, et je ne vous cacherai pas ma surprise d'une aussi longue persistance. Je ne la blâme pas cependant, car elle a un but louable ; mais, jusqu'à ce jour, j'ai été habituée à une plus entière liberté et il n'est jamais arrivé qu'on voulût me forcer la main.

— Madame, dit Boleslas, je vous jure que la chose mérite toute votre attention. Je sais bien qu'elle sort un peu du cercle habituel de nos affaires, mais le résultat est si beau !

— Voyons, raisonnez, messieurs, et considérez ceci, — à savoir que le comte da Ferreira me connaît depuis longtemps, depuis plus longtemps que vous ne pensez et que son premier devoir, si je vais à Trouville et que je tente de m'approcher de ces dames, sera de m'en empêcher. Cela tombe sous le sens !

— Parfaitement, madame, reprit Boleslas, mais nous avons de graves présomptions de croire que Berthold va gâter les affaires là-bas, et nous désirerions qu'il pût en conférer avec vous qui pouvez ordonner, tandis qu'il peut nous prier, nous, de le laisser en paix.

— Voyons votre plan, alors ?

— Le comte nous a échappé, il nous échappera toujours ; mais sa fille...

— Eh bien ?

— Vous êtes, vous, madame, le plus triomphant exemple de ce que l'on peut quand on est femme et, par conséquent, de ce que peut un homme quand il est appuyé d'une influence de cette valeur ; or, nous voulons donner, un mari à la fille de Don Juan.

— Ah !... fit la Bretonne en réfléchissant, et vous croyez ainsi palper les millions de cette famille qui possède en outre, au Brésil, la valeur d'un département français, en terre ou mines en pleine exploitation.

— En entrant dans la compagnie, madame, ne faisons-nous point serment d'abandonner à la caisse sociale la moitié de toutes nos prises ?

— Quel sera l'époux ? demanda Margaret en regardant fixement ces trois jeunes gens, également beaux, également distin-